

DIX ANS DE LITTÉRATURE JUDÉO-MAGHRÉBINE D'EXPRESSION FRANÇAISE (1982-1991)

Guy DUGAS

Cette chronique nous avait déjà fourni l'occasion de souligner la belle vitalité de la littérature judéo-maghrébine de langue française. Confirmant ce diagnostic, la décennie 1982-1991, à laquelle nous nous intéresserons ici, ne s'est pas montrée avare en ouvrages de toutes sortes. Ce ne sont en effet pas moins de 110 œuvres – romanesques dans leur très grande majorité – qui ont été publiées durant ces dix années, avec certaines constantes et quelques révélations par rapport aux périodes précédentes.

RETOURS SUR UN MONDE PERDU

En conclusion de notre présentation de quatre écrivains judéo tunisiens nous constatons dans l'*Annuaire de l'Afrique du Nord*, XVIII-1979 :

« Voici venue pour les écrivains juifs d'Afrique du Nord l'heure des retours aux sources, de la plongée vers les racines perdues, mais que l'on aurait garde d'oublier ».

C'est encore à la nostalgie du pays perdu, au mirage d'un univers irrémédiablement englouti, et qui ne survit plus désormais qu'à travers la mémoire individuelle ou collective, que renvoient bon nombre des œuvres de la dernière décennie, à forte dimension autobiographique. Les particularités de la vie des communautés (Albert Bensoussan ; *L'échelle de Mesrod*), leur grandeur passée (Roland Bacri : *Les Rois d'Alger*, Nine Moati : *Les Belles de Tunis*), leur écartèlement entre leurs traditions, l'enracinement au terroir, et leur fascination pour la France, et finalement leur anéantissement dans les mois ou les années qui suivirent les Indépendances nationales, tout cela demeure au cœur d'une inspiration qui – fait nouveau – intègre désormais de plus en plus fréquemment le conflit israélo-arabe (Jean-Luc Allouche : *Les jours innocents*, Claude Kayat : *Mohammed Cohen*) et l'existence de l'Etat d'Israël (Chochana Boukhobza : *Un été à Jérusalem*).

D'autres jeunes romanciers préférant pour ce qui les concerne s'intéresser à la transplantation difficile souvent malheureuse, des plus faibles – les vieux, les naifs, les enfants – dans leur pays d'exil : grandes villes européennes (Gil Ben Aych : *Le voyage de Mémé et le Livre d'Etoile*) ou israéliennes (Bouganim Ami : *Le cri de l'arbre*, à ce jour seul roman en langue française édité en Israël même).

La nostalgie, toujours présente dans l'évocation d'un passé partagé désormais révolu (Claude Brami : *Parfum des étés perdus*) est le plus souvent atténuée par des effets de style tout à fait particuliers aux romans judéo-maghrébins : fantaisie débridée conduisant quelquefois au roman ludique (Max Guedj : *Mort de Cohen d'Alger*), cependant que certains récits de vie, passant de l'histoire du groupe à l'ego-histoire, content sur le mode biographique ou autobiographique la destinée de ceux qui, parmi les Juifs du Maghreb, ont le mieux réussi (Enrico Macias : *Non, je n'ai rien oublié*; Paul Tabet : *Elissa Rhaïs*, Roger Hanin : *L'ours en lambeaux*, André Chouraqui : *L'Amour fort comme la mort*). Pour chacun d'entre eux, qu'il soit chanteur de variétés, acteur de cinéma ou écrivain à succès, le chemin paraît, en si peu de temps, extraordinaire, de l'univers ghettoïque aux fastes de la vie parisienne...

QUELQUES ROMANS MAJEURS

Au milieu d'une telle abondance, quelques romans se signalent plus particulièrement par l'originalité de leur ton ou la nouveauté de leur propos.

Le Pharaon (1988), qui signe le retour d'Albert Memmi à l'écriture romanesque, est d'abord une fresque historique sur les années 50, et l'accession de la Tunisie à l'Indépendance. C'est ainsi que, de Mendès-France à Bourguiba, en passant par tous les Résidents Généraux du moment, et aussi ces personnages à clefs qu'il se plaît à faire figurer dans ses romans, A. Memmi fait revivre dans *Le Pharaon* – par cet aspect le roman le plus actuel et le plus documentaire qu'il ait écrit – tous les acteurs de l'histoire franco-tunisienne. Manière de poser le problème de l'engagement et des droits légitimes des diverses minorités. Manière également d'investiguer plusieurs possibles et de justifier, à travers la conduite de son héros, Armand Gozlan, doublé d'un contraire en la personne de Benillouche (clin d'œil au premier roman de l'auteur et procédé cher à Memmi), sa propre attitude à ce moment là, aux prises, une fois encore avec l'inflexibilité de l'histoire nord africaine et avec sa « condition impossible » de Juif-arabe.

Mais le *Pharaon* est aussi une histoire d'amour : celle d'Armand Gozlan, égyptologue d'âge mûr et de grande réputation, libéral militant activement au sein du mouvement nationaliste tunisien, pour Carlotta son étudiante, fille d'un colonialiste de la pire espèce. « Condition impossible » à plusieurs titres, que celle de ce professeur reconnu et respecté, bon père et bon époux, tout à la fois engagé dans une liaison amoureuse avec une de ses étudiantes, chrétienne de surcroît (retour au problème de l'union mixte cher à Albert Memmi depuis *Agu* et *La libération du Juif*) et dans une lutte de libération nationale dont il pressent qu'elle ne laissera pas la moindre place à sa communauté d'origine.

Une fois encore c'est au prix d'un déchirement qu'Armand Gozlan parviendra à trouver sa voie : comme tous les romans précédents d'Albert Memmi, le *Pharaon* s'achève sur une rupture et un départ : rupture avec Carlotta et retour à sa femme légitime, départ pour Paris. Au bout du compte, c'est davantage la vie qui dispose de l'individu que l'inverse, et la sagesse, dans de telles conditions, ne peut se définir que par un paradoxe, celle d'un bonheur.

Il est fort dommage que *L'homme au basilic* de Max Guedj (1990) ait été publié par une petite maison d'édition, et très anachroniquement au sein d'une collection consacrée aux « Écritures arabes », ce qui a nui à son audience, car il représente, avec ceux de Jean-Pierre Millecam, un des romans les plus denses et les plus allusifs depuis longtemps consacrés à l'Algérie.

Dans l'île d'Andros, archipel des Cyclades, Maxime S..., touriste quadragénaire dont le lecteur ne sait d'abord que peu de choses – sinon qu'il aime à se promener une fleur de basilic, essence méditerranéenne et plante des rois, à l'oreille – occupe d'immense maison Karakostas, où il se livre à d'écrasantes siestes, en réponse et abandon à la touffeur des lieux, lisant, rédigeant un journal « qui n'en est pas un », copiant minutieusement du Bonnard (le choix de ce peintre qui, tout en s'abandonnant au réel, gardait envers lui la plus grande distance, n'est pas innocent) et, discret, silencieux, marginal (ne l'appelle-t-on pas « l'Amateur » ?), n'en finit pas d'observer la micro-société, lourde de bien des mystères et des tensions, parmi laquelle il vit. « Ici, comme ailleurs, guettent la mort et le drame : (...) c'est l'accidentel et l'horrible – au lieu d'une quelconque règle – qui se cachent sous l'ordonnance trompeusement parfaite de ce monde, où je ne suis qu'un étranger naïf et crédule en visite. »

... Arrive Christine, nièce des hôtes, qui ressemble à s'y méprendre à Iphigénie, dont le sang devait, selon la mythologie, consacrer le salut des Grecs. Et s'ébauche entre elle et Maxime une liaison torride et secrète, cependant tôt suspectée par la petite communauté, qui la condamne d'autant plus vigoureusement que Christine est promise à un certain Philippos, « esprit fort qui ne croit qu'au hasard » et au pouvoir de l'argent... Lequel ne tarde pas à débarquer à son tour. Tout le monde, présentant un drame, invite « l'Amateur » à quitter Andros. D'abord hésitant, celui-ci refuse en fin de compte à partir sans la jeune fille, ce qui déclenchera le drame : un policier ami de Philippos tentera, en vain, d'éliminer Maxime au cours d'une partie de chasse sous-marine. La passion s'exacerbe, et les deux amants s'y noient jusqu'au délire, tentant d'approcher « cette transparence qui permet de voir l'Un ». Vient le moment où la mort apparaît comme une issue, la seule voie vers la liberté Christine (mais qu'importe ici le nom, ce pourrait aussi bien être l'autre. Ce sera Christine/Iphigénie pour rester fidèle au mythe ; et d'ailleurs l'un et l'autre sont déjà si indissolublement liés !) implore Maxime de lui donner la mort. Il est probable que sa prière a été entendue, puisque le cadavre de la jeune fille est retrouvé quelques jours plus tard sur cette terrasse ensoleillée où, désormais « confondus et totalement transparents l'un à l'autre », les deux amants avaient passé les derniers jours.

Mystérieux, exotique, le récit de Maxime apparaît souvent ambigu parce que se refusant au moindre recul synonyme de regret ou de nostalgie, et n'offrant à la lecture que « l'écume des jours » : ce qui de notre passé, de nos souvenirs nous envahit souvent, d'insidieuse et irréfragable façon, quoique toujours mystérieusement et fugacement. Aussi allusif et symbolique, mais d'une poésie plus réussie, que *Le voyage en Barbarie* (Albin Michel, 1977) qui ramenait, malgré lui, le personnage d'Andreu vers un lieu mystérieux nommé l'Ilette dont on s'apercevra finalement qu'il s'agit de sa ville natale, ce roman nous montre

Maxime, explicitement présenté comme très proche de l'auteur, quittant par l'imagination la petite île d'Andros, afin de revenir vers...

Vers quoi exactement ? Dans l'un et l'autre de ces romans, c'est – semble-t-il – l'île (que l'on traduise seulement ce terme en arabe) et l'ambiance à la fois conviviale et conflictuelle, exotique et infernale qu'elle impose qui s'offre comme clé de l'énigme : ce n'est pas un hasard si le passé obsédant, insinué dans le présent, que Maxime parvient à ressaisir par intermittences en son Journal, le ramène systématiquement, à travers quelque odeur, couleur, ou quelque cri, vers O... « ville trois fois détruite », « en douze lettres, au pied de l'Ouarsenis, dans l'Algérie torride », où Max Guedj passa une bonne part de son enfance, ville dont ne demeure même plus aujourd'hui l'initiale de son nom !

Et peu à peu cette lente dérive des passions, des lieux, des noms propres même (la protagoniste fascinante de cette « relation contre nature » avec un « homme du dehors » ici ou là – et surtout dans l'épilogue où son nom est enfin prononcé – présenté comme sépharade, pouvait-elle s'appeler autrement que Christine ?), cette merveilleuse confusion de douceur et de violence, de ténèbres et de dévoilement, nous restitue comme malgré nous, au-delà du narré, une société passionnée, complice, déchirée et familière, dont une part (la fatalité voulut que ce soit Christine – et M. Sultan, s'ensuit) fut un jour offerte en sacrifice au salut et à la liberté de l'autre.

Au-delà de magnifiques images d'un exotisme grec et méditerranéen (notamment quelques pages très réussies sur la pêche sous-marine), *L'Homme au basilic* est à nos yeux parmi les romans récents les plus révélateurs consacrés à l'Algérie perdue.

TROIS RÉVÉLATIONS

A la fois tardive et fulgurante (cinq ouvrages en trois ans !), l'œuvre de Gilles Zenou – né à Meknès en 1957, et mort à Paris le 22 janvier 1989 – apparaît très significative de l'évolution de la littérature judéo-maghrébine d'expression française durant cette décennie.

Après un premier roman : *Mektoub* (1987), contant de manière fantasmagorique et outrancière une enfance judéo-marocaine, *Les Nuits* – variations sur la structure des *Mille et une nuits*, source d'inspiration privilégiée chez Zenou, que l'on retrouve notamment dans *Le livre des Dupes* (1989) – marque en 1989 une étape essentielle dans le devenir de cette production : un adolescent « juif, arabe, chrétien, païen, cathare », portant aussi farouchement sa solitude (chez cet auteur, tous les enfants apparaissent désespérément seuls) que la mémoire de tous les siens, s'offre en otage à la Mort, (thème également récurrent chez Zenou) et treize nuits durant entreprend de lui raconter l'histoire de sa vie, réelle ou rêvée... Comme les récits de Shéhérazade, sa parole patiente, têtue, maintiendra la vie, condamnant l'insignifiance « à n'être que simulacre ». A l'aube de la treizième nuit, cependant, l'enfant achevant son récit, la Mort l'emportera. Mort de l'enfance, certes, de nos « émerveillements, nos théâtres enchantés, nos espaces de solitude », mais avant tout disparition symbolique de la mémoire, de

la trace, du récit lui-même. Et avec elle naufrage de toute une communauté, une identité :

« Quand les mots qui ont créé achèvent de nous consumer, notre empire s'efface avec le vent ».

De cette expérience, le jeune homme aura appris que la mémoire n'est qu'une illusion à la poursuite de « l'ombre des choses plutôt que des choses elles-mêmes » : face au néant dans lequel s'enfoncent inéluctablement les judaïcités maghrébines, le récit mémoriel n'offre qu'un dérisoire répit, un sursis pitoyable et vain, selon la conscience que semblent en avoir les écrivains eux-mêmes :

« Mes mots ne conjurent rien, ils troublent le silence pendant quelques instants puis le jour naît et ils s'effacent comme des ombres. En vérité, ils ne sont qu'un sursis illusoire et nécessaire ».

Comme un grand nombre de romans judéo-maghrébins récents, les œuvres de G. Zenou apparaissent enracinées dans un espace occidental bien actuel (Paris, ou telle grande ville d'Israël), aux antipodes de l'existence encluse et rétrécie du ghetto. Toute référence à la terre et aux valeurs originaires paraît y devenir incidente, anecdotique, et disparaît même souvent, afin de laisser place à une judéité plus vague, moins déterminée, ou askhénité et séfaradité enfin confondues conduisent vers le roman juif. Il n'est pas interdit de voir là un mouvement essentiel de la pensée juive actuelle, tendant à privilégier une conscience unitaire très fortement, et parfois, comme ici chez Zenou, maladroitement ressentie, à un sentiment plus partiel, mieux fondé géographiquement, de « judéo-quelque chose d'autre ».

En 1990 les éditions Noël Blandin avaient publié *Le livre des cercles* qui raconte la difficile et minutieuse enquête d'un fils désireux de retrouver la trace de son père mort : recherche d'une paternité problématique qui constitue également un thème cher à l'actuelle génération des écrivains judéo-maghrébins (Chochana Boukhobza : *Le cri*, Bel Canto, Marco Koskas : *L'homme de paille*).

A. EL MALEH ET ALBERT BENSOUSSAN. UNE MÉMOIRE JUDÉO-ARABE

Tard venu à l'écriture, Edmond Amran El Maleh, dont le premier récit : *Parcours immobile* (Maspéro) date de 1980, est l'auteur de trois romans entre 1983 (*Alen ou la nuit du récit*) et 1990 (*Le retour d'Habou el Haki*), chacun s'efforçant, à travers une narration largement polyphonique et un style labyrinthique, de fouiller la mémoire d'une convivialité judéo-arabe disparue :

« Généalogie, archéologie, passion obsédante, obsédée : forcer les portes de la nuit, sonder, interpellier ces signes qui de partout vous hantent, signes perdus en dérive » (*Aïlen*, p. 104).

L'œuvre d'Amran El Maleh se présente donc comme un patient effort de retour au passé, en remontant attentivement le fil du temps, emprisonné dans la trame d'un discours à la fois ample et ténu. La parole têtue, la phrase

patiemment tissée, proscrivant dans une quasi absence de ponctuation – « c'est lié à ma façon de vivre le temps » – explique l'auteur dans un article du *Monde* (23 mai 1986) –, toute velleité de tardive réorganisation cherchent ici – comme chez Gilles Zenou – à conjurer le néant qui infailliblement se crée à travers l'écriture elle-même : « chaque mot écrit, une épitaphe dit le poète anglais T.S. Eliot, dont El Maleh prétend avoir beaucoup fréquenté l'œuvre, cependant que Gilles Zenou évoque le rôle de l'écrivain mémorieux : « pareil aux sirènes condamnées à l'instant et à l'éternité (il) chante la mort des vivants (et sa parole fascinante les tue)... (il est) à la fois le chasseur et sa meute, le feu et la maison qui brûle... » (*Les Nuits*).

C'est que la mémoire n'est pas un pur produit de l'esprit. Elle réside toute à la fois en lui et en son dehors. Mais alors que la part du dedans est désir de fixation, de collection, celle du dehors ne peut être que mouvante et instable : voix en échos, visages-miroirs incertains, histoire palimpseste, « destins parallèles qui courent pour peut-être un jour se croiser ou jamais » (*Parcours immobile* p. 51) si bien que, les souvenirs finissant par s'effacer « dans les réponses multipliées », qui sait si la mémoire est cette aspiration souvent décrite, à saisir une réalité passée ? Peut-être n'est elle, en fin de compte, qu'imagination rétrospective, invention, « parcours immobile », « point de départ, image idéale d'une autre vie, fuite vers d'autres rives, d'autres contrées » (G. Zenou : *Les nuits*, p. 90).

Sorte d'itinéraire foisonnant à travers un passé idéalisé, largement réinventé, telle est donc la morphologie que prend, récit après récit, l'œuvre constituée par Amran El Maleh.

Albert Bensoussan, à qui Elizabeth Shousboë vient de consacrer une étude dans la collection « Classiques pour demain » (éd. L'Harmattan, janv. 1992, 132 p.), a publié pas moins de cinq ouvrages durant cette décennie 1982-1991.

L'échelle de Mesrod (L'Harmattan, 1984), sous-titré « parcours algérien de mémoire juive », constitue l'aboutissement de la quête mémorieuse d'Albert Bensoussan : jusqu'alors les romans judéo-algériens de cet auteur semblaient transmettre des souvenirs émiettés, reconstruits, de plus en plus parcellaires et sans respect possible de toute chronologie, de toute datation ; Souvent itératifs, ils confondaient plusieurs narrataires, mêlant à des réflexions clairement contemporaines de l'énonciation des souvenirs, des images, des bribes, des fragments de dialogues surgis on ne sait d'où... Si bien qu'il n'y a rien d'étonnant à ce que dans, de vastes romans composés et respectueux de la chronologie (*La Bréhaïne*, *Au Nadir*), l'auteur aboutisse à un tel « parcours » atomisé et achronologique.

Après avoir rendu, selon le rituel juif, *Le Dernier devoir* (Paris, L'Harmattan, 1988) au père décédé, Albert Bensoussan semble, avec *Mirage à 3* (L'Harmattan, 1989) et *Le Marrane, ou la confession d'un traître* (L'Harmattan, 1991), évoluer considérablement dans son inspiration et dans son écriture. Comme si, après un désespérant retour sur les lieux de l'enfance (voir « Alger vingt ans après » dans *L'échelle de Mesrod*) et la disparition des principaux témoins de ce passé, l'imaginaire, opérant un singulier renversement, adoptait enfin les lieux de l'exil – Bréhaïne et Rennanie, positivement considérées – comme espace de la narration.

Cette double rupture consommée, les deuils assumés, les toponymes fantaisistes cédant la place à des noms véritables, c'est désormais la Bretagne – non plus Bréhaïne, évocatrice de « hargne et de hyène » mais « verte Bretagne si souce, si humide et tant nourricière » – qui inspire Albert Bensoussan. Las de traverser l'Histoire sans lever la tête, sans prêter l'oreille, sans ouvrir l'œil » voici que le narrateur de *Mirage à 3*, puis du *Marrane*, découvre que la terre où il vivait un douloureux exil est tout autre chose que ce qui en a été dit par les narrateurs de ses romans précédents – d'où, dans ses dernières productions un singulier dédoublement de l'instance narratrice. Réalisant « un effort inédit d'appréhension, de compréhension, de répréhension de ce monde exotique », il s'y trouve entouré d'agréables paysages et de fort belles femmes. Et désormais, « toute patrie morte, suspendue en l'air, comme un mirage » c'est au présent, hic et nunc, que se font les évocations, empreintes de l'amour et de la langue même de cette terre de Breiz. Transport tout à fait significatif de l'évolution de la littérature judéo-maghrébine durant la décennie considérée.

BIBLIOGRAPHIE

1982

- BEN AYCH (Gil) – *Le voyage de Mémé*. Paris, Bordas.
 BEN (Myriam) – *Ainsi naquit un homme*. Alger, La Maison des Livres.
 EL DARAI (Elizabeth) – *Le mal d'amour*. Paris, Acropole.
 ELADAN (Jacques) – *Sacrilège*. Nogent sur Marne, éd. des Lyres.
 HADDAD (Hubert) – *La rose de Damoclès*. Paris, Albin Michel.
 HAD HANNA – *Nourriture kosher*. Paris, La Pensée Universelle.
 MACIAS (Enrico) – *Non, je n'ai rien oublié*. Paris, R.Laffont.
 NACCACHE (Gilbert) – *Cristal*. Tunis, éd. Salammbô.
 SAPHO – *Douce violence*. Paris, Ramsay.
 TABET (Paul) – *Elissa Rhaïs*. Paris, Grasset.

1983

- ADDA (Maryline) – *Dédicace sentimentale*. Paris, La Pensée Universelle.
 ALLOUCHE (Jean-Luc) – *Les jours innocents*. Paris, Lieu commun.
 AMI (Bouganim) – *Le cri de l'arbre*. Jérusalem, éd. Stavit.
 BACRI (Roland) – *Trésor des racines pataouètes*. Paris, Belin.
 BENGUIGUI (Jeanne) – *Arpenter la forme parfaite*. Paris, ARCAM.
 EL MALEH (Edmond Amran) – *Aïlen, ou la nuit du récit*. Paris, Maspéro.
 HADDAD (Hubert) – *Les effrois*. Paris, Albin Michel.
 HANIN (Roger) – *Lours en lambeaux*. Paris, éd. Encre.
 KHERROUBI (Maurice) – *Curriculum-vitae bien tempéré*. Paris, Balland.
 LEVY (Renée) – *Mémoires de bonne foy*. Paris, Sand et Tchou.
 MEMMI (Max) – *Marguerite, ou la mort de l'Homme*. Paris, Les Lettres Libres.
 MOATI (Nine) – *Les Belles de Tunis*. Paris, Le Seuil.
 TUBIANA (Arlette) – *Les Elans du cœur*. Paris, La Pensée Universelle.
 VALENSI (Michel) – *L'empreinte*. Tunis, éd. Salammbô.
 YVANE (Jean) – *La femme sauvage*. Paris, Denoël.

1984

- ABOULKER (Florence) – *La femme tendresse*. Paris, Plon.
 BEN (Myriam) – *Sur le chemin de nos pas*. Paris, L'Harmattan.
 BENSOUSSAN (Albert) – *L'échelle de Mesrod*. Paris, L'Harmattan.
 BERDAT (Gabriel) – *Poèmes de soi*. Paris, Alpha Magium.
 HADDAD (Hubert) – *La ville sans miroir*. Paris, Albin Michel.
 HATCHUEL (Sami) – *Rubrique mots divers*. Paris, éd. Caractères.
 LEVY (Bernard-Henry) – *Le diable en tête*. Paris, Grasset.
 MEMMI (Georges) – *Qui se souvient du café Rubens*. Paris, Lattès.
 MOATI (Nine) – *Madame Fortunée*. Paris, Le Seuil.

1985

- HANIN (Roger) – *Le voyage d'Arsène*. Paris, Grasset.
 ABOULKER (Florence) – *Pourquoi, Sarah ?* Paris, Plon.
 BENGUIGUI (Jeanne) – *Les parenthèses du néant*. s. l. collect. de la Sape.
 BOUJENAH (Michel) – *Le livre des Magnifiques*. Paris, éd. de l'Éclat.
 BOUKHOZBA (Nina) – *Miracles de Noël*. Paris, La Pensée Universelle.
 ELADAN (Jacques) – *Cantiques du retour*. Paris, Caractères.
 FITOUSSI (Annie) – *La mémoire folle de Mouchi Rabbinou*. Paris, éd. Mazarine.
 HAD HANNA – *Rebâtisseurs du Ycouv, mes frères*. Paris, La Pensée Universelle.
 KHERROUBI (Maurice) – *La camériste de l'Infante Isabel*. Paris, Flammarion.
 MEMMI (Albert) – *Le mirliton du ciel*. Paris, Lahabé.
 MOATI (Nine) – *L'Orientale*. Paris, Le Seuil.
 SEBAG (Gilles) – *Le printemps de l'été*. Paris, La Pensée Universelle.
 ZEMOUR (Norbert) – *Les nuits post-romantiques*. Paris, La Pensée Universelle.

1986

- ABOULKER (Florence) – *Une femme comme elle*. Paris, Plon.
 BEN (Myriam) – *Sabrina, ils t'ont volé ta vie*. Paris, L'Harmattan.
 BEN AYCH (Gil) – *Le livre d'Etoile*. Paris, Le Seuil.
 BERDAT (Gabriel) – *Poèmes à lire*. Paris, Alpha Magium.
 BERDAT (Gabriel) – *Soixante dix rêves, et puis s'en vont..* Paris, Alpha Magium.
 BOUKHOZBA (Chochana) – *Un été à Jérusalem*. Paris, Balland.
 EL MALEH (Edmond Amran) – *Mille ans, un jour*. Grenoble, La Pensée sauvage.
 GUEIM (Max) – *Mort de Cohen d'Alger*. Paris, L'Harmattan.
 HADDAD (Hubert) – *Perdus dans un profond sommeil*. Paris, Albin Michel.
 MOATI (Serge) – *La saison des palais*. Paris, Grasset.
 SAPHO – *Ils préféraient la lune*. Paris, Balland.

1987

- BERDAT (Gabriel) – *Poèmes-tourneurs. Suivis de Conte du samedi*. Paris, Alpha Magium.
 BOUKHOZBA (Chochana) – *Le cri*. Paris, Balland.
 KAKON (Pol-Serge) – *La porte du Lion*. Paris, Souffles.

- KAYAT (Claude) – *Les cyprès de Tibériade*. Paris, La Table Ronde.
 ZENOU (Gilles) – *Mektoub*. Paris, Noël Blandin.
 TERRACINI (Jeanne) – *Si bleue la mer, si blanche la ville*. Paris, Clancier-Guéneau.

1988

- ATLAN (Liliane) – *Les passants*. Paris, Payot, 1988.
 BACRI (Roland) – *Les rois d'Alger*. Paris, Grasset.
 BEN AYCH (Gil) – *Le Chant des êtres*. Paris, Gallimard.
 BENCHETON (Isaac) – *Eclats*. Paris, L'Harmattan.
 BENSOUSSAN (Albert) – *Le dernier devoir*. Paris L'Harmattan.
 BERDAT (Gabriel) – *Dessins-desseins*. Paris, Alpha Magium.
 ELISSA-RHAÏS (Roland) – *Massinissa, le maître des cités*. Alger, E.
 HALIMI (Gisèle) – *Le lait de l'oranger*. Paris, Gallimard.
 KOSKAS (Marco) – *L'homme de paille*. Paris, Calmann-Lévy.
 LEVY (Bernard-Henry) – *Les derniers jours de Charles Baudelaire*. Paris, Grasset.
 MAROUANI (Marie-Odile) – *Le couscous du Roi Soleil*. Paris, Acropole.
 MEMMI (Albert) – *Le Pharaon*. Paris, Julliard.
 TERRACINI (Jeanne) – *Brefs séjours dans l'éternité*. Paris, Clancier-Guéneau

1989

- ATTALI (Jacques) – *La vie éternelle*. Paris, Fayard.
 AYOUN (Monique) – *Le radeau du désir*. Paris, Belfond.
 BENSOUSSAN (Albert) – *Mirage à trois*. Paris, L'Harmattan.
 BERDAT (Gabriel) – *Poèmes à Alexandre*. Paris, Alpha Magium.
 BERDAT (Gabriel) – *Poèmes à Olivier*. Paris, Alpha Magium.
 BERREBI (Yvan) – *L'humeur du crépuscule*. Paris, Galerie Racine.
 BOUKHOBZA (Chochana) – *Les herbes amères*. Paris, Balland.
 DELANOE (Neleya) – *La femme de Mazagan*. Paris, Seghers.
 HADDAD (Hubert) – *Olioliba des songes*. Paris, La Table Ronde.
 KAYAT (Claude) – *Le rêve d'Esther*. Paris, La Table Ronde.
 MOATI (Nine) – *La passagère sans étoile*. Paris, Le Seuil.
 YVANE (Jean) – *Le Dieu jaloux*. Paris, Denoël.
 ZENOU (Gilles) – *Le Livre des Dupes*. Paris, L'Harmattan.
 ZENOU (Gilles) – *Les Nuits*. Paris, L'Harmattan.

1990

- ABOULKER (Florence) – *L'étrange peine*. Paris, éd. du Rocher.
 ATTALI (Jacques) – *Le dernier jour après moi*. Paris, Fayard.
 BRAMI (Claude) – *Parfums des étés perdus*. Paris, Gallimard.
 CHOURAQUI (André) – *L'amour fort comme la mort*. Paris, R. Laffont.
 CIXOUS (Hélène) – *Jours de l'an*. Paris, éd. des femmes.
 EL MALEH (Edmond Amran) – *Le retour d'Abou El Haki*. Grenoble, La Pensée sauvage.
 GUEDJ (Max) – *L'homme au basilic*. Paris, L'Harmattan.
 KAKON (Pol-Serge) – *Kahéna la magnifique*. Paris, L'Instant.

- KOSKAS (Marco) – *La position Tango*. Paris, Lattès.
MEMMI (Albert) – *Le mirliton du ciel*. Paris, Julliard. Rééd. augmentée.
SAPHO – *Un mensonge*. Paris, Balland.
SUSSAN sous le pseud. REOUVEN (René) – *Récit de la 3^e brigade*. Paris, Denoël.
YCHOU (Irma) (sous le nom VAN LAWICK (Irma)) – *Tu réveilleras l'aurore*. Paris, Denoël.
ZENOU (Gilles) – *La désaffection*. Paris, Noël Blandin.
ZENOU (Gilles) – *Le livre des cercles*. Paris, Noël Blandin.
ZERDOUN (Monique) – *Rue de la mémoire fêlée*. Paris, Albin Michel.

1991

- BENIGUI (Jeanne) – *Neuf versets pour un miracle*, suivi de *Corps ma demeure*. Valenciennes, Cahiers Froissart.
BENSOUSSAN (Albert) – *Visages de ton absence*. Paris, L'Harmattan.
BENSOUSSAN (Albert) – *Le Marrane*. Paris, L'Harmattan.
BOUKHOBZA (Chochana) – *Bel Canto*. Paris, Le Seuil.
DOUKHAN (Roland) – *Berrechit*. Paris, Paris, Denoël.
MOATI (Nine) – *Rose d'Alger*. Paris, Le Seuil.
NAHUM (Maya) – *La mal élevée*. Paris, éd. de l'Olivier.